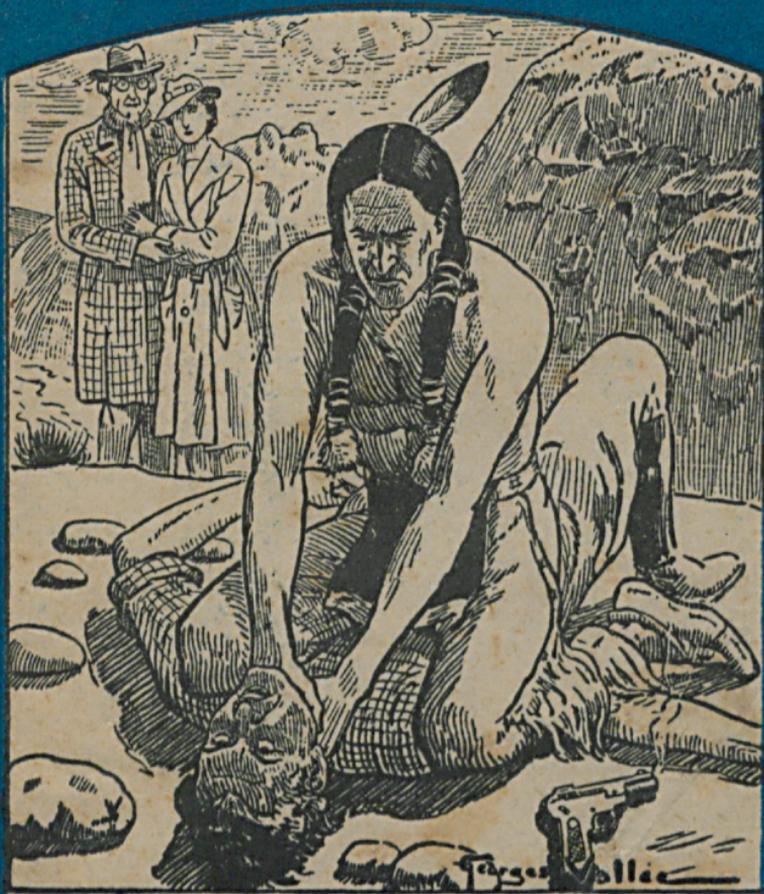


LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

Complet 30^{rs}

LE TRÉSOR DES ROCHEUSES



COLLECTION HEPTOMADAIRE
PERENCZI

Hand of

1850
1850

295604

Le trésor des Rocheuses

ROMAN D'AVENTURES INEDIT

par MICHEL DARRY



L'homme était étendu; il haletait doucement; sous sa chevelure très longue on distinguait l'éclat de son regard fiévreux; il était couché sur un lit de feuilles sèches; près de sa tête, un fusil.

Le lit rudimentaire occupait la place la plus éloignée du jour d'une caverne creusée à flanc de montagne; une trouée aux bords déchiquetés montrait un ciel brouillé d'eau; on entendait les gouttes ruisseler.

L'homme gémit :

— Le soleil se refuse de briller pour la mort d'Oklamaho. Quel chemin encore à parcourir...

— Oklamaho n'a fait que le bien pendant sa vie. Oklamaho ira tout droit rejoindre les ancêtres et les dieux l'accueilleront.

Celui qui venait de parler était un homme très jeune, bâti en force; son visage, malgré le type indien, était d'une singulière beauté. Sur son crâne, passée dans une mèche de cheveux, une plume d'aigle. Il s'appelait Aigle-Noir, et était le fils du moribond.

— Aigle-Noir devra prendre une lourde succession, murmura le vieillard agonisant.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. R. A. 29.

— Aigle-Noir ne redoute rien, répondit le jeune homme.

— Il est le digne fils d'Oklamaho. La destinée a voulu qu'il ne connaisse pas les grandes poursuites, qu'il n'assiste pas aux scalp de ses ennemis. Pourtant c'est un grand indien... En lui Oklamaho met toute sa confiance.

— Et Oklamaho a raison...

Le silence retomba entre les deux hommes. Aigle-Noir était assis sur un tabouret grossier; sur ses genoux il tenait une carabine et il l'astiquait avec des soins minutieux. Par l'entrée de la caverne on distinguait le jour faiblissant. Oklamaho demanda :

— A boire... Il y a du feu là...

Il touchait sa poitrine. Aigle-Noir se leva, saisit une gourde qu'il tendit à son père; celui-ci but goulûment avant d'appeler son fils :

— Assieds-toi là... près de moi... Il me faut te charger du secret de notre tribu... C'est un lourd secret, mon fils... Tu devras le défendre contre tous ceux qui voudront s'en emparer; il n'y a pas longtemps encore trois hommes ont essayé de me le dérober; l'un de ces trois hommes est mort et je lui ai pris son scalp...

Il ricana faiblement, reprit :

— Les deux autres hommes ont péri dans un rapide...

Oklamaho se tut, parut ramasser ses dernières forces afin de parler; il commença :

— Il y a de cela des lunes, et encore d'autres lunes, des centaines de lunes, notre tribu était prospère; nombreuses étaient nos tentes; nos squaws nous donnaient de beaux enfants; la chasse et la pêche nous nourrissaient amplement; les dieux étaient avec nous...

.....

... A la même heure dans un haut building de New-York un homme, vautré sur un fauteuil, les jambes haut-croisées et appuyées sur un bureau, expliquait :

— Oui. Il y a là des trésors fabuleux; ils ont été accumulés par les Indiens depuis des siècles. L'expédition en vaut la peine...

— Les risques sont gros...

L'homme qui venait de parler était haut en couleurs; son visage respirait l'abjection; à le voir on devinait qu'aucune besogne ne le rebutait, mais que malgré ses muscles il n'était courageux que dans la trahison.

— Tu as peur, ricana celui qui avait parlé le premier et que l'on nommait Grégory. Jen suis bien sorti, moi...

— Et Ferguson?... Et Johny?...

— Johny était un imbécile; il a voulu engager le combat avec l'indien qui garde le trésor. Il a été proprement massacré. Cet indien est résolu à tout... Quant à Ferguson, lorsque la pirogue a chaviré dans le rapide, il a coulé à pic. Pour la première fois de sa vie il a bu de l'eau...

Les quatre hommes réunis là se mirent à rire. Outre Grégory, le rescapé, Mallory, le pleutre, il y avait encore là, Jeff, un gringalet dont les possibilités étaient en raison inverse de la taille; il ne redoutait rien, il savait se faufiler partout; dans tous les coups durs on était certain de le rencontrer. Il y avait encore un individu que l'on s'étonnait de rencontrer dans cette réunion de vauriens; correctement habillé, d'une élégance recherchée, un œillet rouge à la boutonnière, les gestes lents, il parlait peu mais c'était toujours pour commander; on l'appelait Mylord et depuis longtemps il avait lui-même oublié son véritable nom.

— Tu es sûr de tes renseignements, Grégory?

— Certain. Il existe évidemment une part de

Ce fut lui qui reprit :

légende, mais l'attitude même de l'indien qui garde la caverne m'a prouvé qu'il y avait un grand fond de vérité.

Il sourit, ajouta :

— Et puis il y a ça...

Il avait plongé sa main dans sa poche, la retirait;

sur sa paume un bijou; ses trois compagnons se penchèrent; Mylord s'empara de l'objet, une statuette d'or travaillé. Il la tournait et la retournait dans la lumière.

Enfin il grimaca un sourire :

— Pas mal, Grégory, pas mal. Ça vaut la peine d'être étudié. Quelle est la route à suivre?

Grégory tendait la main pour reprendre la statuette; son chef l'enfouit dans sa poche sans même daigner fournir une explication et il répéta :

— La route?

Alors Grégory, grommelant une insulte, déplia une carte; il appuya son doigt sur un point au centre des Montagnes Rocheuses et déclara :

— C'est là...

.....

— .. C'est là...

A la même heure, dans un bureau de la Société Internationale d'Ethnologie un homme aux traits émaciés, d'un mouvement identique à celui de Grégory, désignait un point des Montagnes Rocheuses.

De l'autre côté du bureau sur lequel était dépliée la carte, un homme aux cheveux blancs, au visage intelligent et encore jeune, l'écoutait attentivement. Près de lui, debout, se tenait une jeune fille; elle s'appuyait au dossier du fauteuil; elle murmura :

— Là...

Mais l'homme aux cheveux blancs, Mr. Lionel W. Gardner, Président de la Société Internationale d'Ethnologie, calma la jeune fille :

— Pas d'emballement, Kitty.

Il se tournait vers l'individu qui protestait :

— Je vous garantis, Sir, que c'est une affaire...

— Je ne fais pas d'affaires, mon ami... La Société Internationale d'Ethnologie serait éventuellement susceptible de s'intéresser à vos déclarations, mais encore faudrait-il que vous apportiez un semblant de preuves.

Un silence tomba; l'homme au visage maladif semblait hésiter; il se décida brusquement :

— Foi de Ferguson ! jeta-t-il, et sur la table il lança

plutôt qu'il ne déposa une petite statuette d'or. Mr. Gardner la saisit; il la contemplait avec un regard ému; il la caressait doucement; enfin il marmotta :

— Oui, c'est vrai. Je retrouve là les signes distinctifs du totémisme indien. Je ne croyais pas qu'il me serait donné jamais de contempler...

Il se ressaisit :

— Et vous dites que l'accès de cet endroit est relativement aisé?

— Très facile, Sir.

— Pourquoi vous adresser à nous alors ? interrogea Kitty avec son sens pratique de jeune fille moderne.

— Ben, fit l'homme, pour être facile, c'est facile. Pourtant il faut atteindre une caverne qui se trouve en pleines Rocheuses. Un homme seul n'y parviendrait jamais. Ensuite, c'est à flanc de montagne; il est nécessaire de posséder des échelles, des cordes, tout un outillage. Je suis pauvre...

— Vous auriez pu trouver des associés, objectait Kitty.

— Pour être volé!

Ferguson réprima un mouvement de mauvaise humeur à son propre égard; il avait commis une bêtise en disant cela; il essaya de se rattraper :

— Vous comprenez : un renseignement comme le mien, ça vaut de l'argent. J'ai pensé que vous me payeriez si je vous conduisais là-bas. Tandis que d'autres ils seraient bien capables de me laisser tomber sans un sou...

Mr. Gardner se leva, accomplit quelques pas avant de déclarer :

— Je vais réfléchir. Si vos propositions m'intéressent je vous ferai signe.

Ferguson se retirait; sur le seuil il pria :

— Faudrait pas trop tarder. Parce que, vous saluez, moi, j'ai besoin de manger...

Il était sorti; Kitty se précipita vers Mr. Gardner :

— Père, quelle chose splendide... Nous allons partir, n'est-ce pas ?

- Chère petite folle. Pourquoi partirions-nous ?
- Mais pour aller découvrir cette caverne. Pense donc, tu serais célèbre, ton nom serait connu de tout l'univers : le savant qui a retrouvé les traces des anciens Américains !
- C'est tentant, je l'avoue... Néanmoins...
- Tu hésites. Tu as peur d'être kidnappé...
- Elle riait :
- Tu ne risqueras rien, je serais là...
- Oh ! ça, c'est une autre histoire !
- Tu ne partiras pas seul, je t'en préviens.
- Non; mais si je me décide, j'organiserai une caravane d'hommes; une femme nous embarrasserait.
- Une femme peut-être. Ta fille pas du tout !
- Et Kitty saisissant son père par le cou supplia :
- N'est-ce pas que tu m'emmèneras ?...

II

Le train s'était arrêté dans une station perdue au pied des montagnes; on distinguait dans le jour tombant les contreforts qui s'épaulaient les uns contre les autres.

Devant la petite gare une sorte de place, et sur cette place un unique hôtel. Les voyageurs qui viennent de descendre du train se dirigent vers cet hôtel; ils sont cinq, quatre hommes et une femme. Ils marchent rapidement, poussent la porte qui donne dans la salle du café; des joueurs sont attablés et hurlent des injures; appuyés au bar, des clients bruyants.

L'hôtelier s'empresse :

- Que désirez-vous ?
- Des chambres.
- Par ici.

On les conduisit. Rudimentaires sont les pièces où ils passeront la nuit; il n'y en a que trois; dans l'une, Kitty; dans une autre, contiguë, Mr. Gardner; dans la troisième, Ferguson, Lawrence, le maître d'hôtel de Mr. Gardner, enfin le signor Moselli, membre-secrétaire de la Société Internationale d'Ethnologie.

Kitty, dans sa chambre, entr'ouvre une valise; elle chante, heureuse; son père a consenti à l'emmener avec lui; et l'on ne reconnaîtrait plus en cette jeune femme, vêtue d'un costume sportif, courte jupe, veste kaki, bottes, l'élégante Kitty Gardner sans laquelle il n'est pas de fête chez les milliardaires de la cinquième avenue.

Le dîner les réunit tous dans la grande salle; on les dévisage; on les interpelle; Mr. Gardner reste silencieux mais Ferguson répond à chacun; il a perdu son aspect maladif; ses joues se sont remplies; il présente maintenant une apparence cossue et presque de bon aloi. Lawrence pourtant qui circule à pas comptés autour de la table le sert avec un dégoût marqué. Car Lawrence, perle des maîtres d'hôtel, a le don de flairer l'aventurier sous les aspects les plus corrects.

Soudain la porte bat sous une poussée énergique; un homme entre dans la salle, carabine en bandoulière, chapeau à larges bords, culottes de cuir. Son visage qui peut paraître simplement basané par le soleil, est pour l'œil averti de type nettement indien.

Il s'est approché du bar; le garçon lui serre la main :

— Comment va l'Aigle-Noir?

— L'Aigle-Noir se porte bien; il est heureux de serrer la main d'un homme franc.

Sans qu'il soit besoin de le lui indiquer le garçon tend à l'arrivant un verre d'eau minérale que l'indien boit à longs traits.

— Quel type splendide, chuchote Kitty à son père.

— Splendide, répète Mr. Gardner.

Mais Ferguson fait une grimace :

— Il ne faut jamais se fier à eux. Il n'y a pas plus traître...

— Je ne crois pas, nasille le signor Moselli. L'Indien pratique le culte de l'honneur.

— Pourquoi ne pas le prendre comme guide? suggère Kitty.

— Bonne idée, fait son père.

Mais Ferguson montre une certaine agitation :

— Il ne vous aidera pas; au contraire, il s'ingéniera à vous empêcher d'arriver.

— Pensez-vous ? s'exclame la jeune fille.

— J'en suis certain. Nul ne doit pénétrer les secrets de sa race, surtout un étranger, un visage pâle.

Mais déjà le signor Moselli s'est avancé vers l'Aigle-Noir; il lui tend la main :

— Je suis heureux de rencontrer ici un représentant de la noble race indienne.

— Et moi, l'Aigle-Noir, je suis heureux de serrer la main de l'homme qui aime ceux de ma race.

Moselli a entraîné son compagnon vers la table de ses amis. Il le présente avec une certaine fierté. L'Aigle-Noir s'incline; devant Kitty son salut se fait plus prononcé encore. La jeune fille lui sourit :

— Asseyez-vous près de moi, Monsieur l'Aigle-Noir.

— J'en serai grandement honoré... cependant cela m'est impossible... J'ai encore une longue route à faire.

— Dans la nuit?

— La nuit n'effraye pas l'Aigle-Noir. Il regarde le soleil en face, et il brave les ténèbres. Les dieux sont avec lui.

De nouveau il s'incline, puis sort avec une majesté qui laisse un moment les convives silencieux. La première Kitty déclare :

— Je me demande si ce que nous allons tenter est très honnête.

— Les lois de la science, objecta son père.

— En quoi serons-nous plus avancés après?

— Allons, Mademoiselle, fait Ferguson avec un gros rire, ces indiens sont des gens inintéressants; peut-être jadis valaient-ils la peine d'être connus. C'est ce dont nous allons nous assurer.

Et le lendemain la caravane se mettait en route. Tout d'abord par une route de montagne au moyen d'une vieille guimbarde, conduite par un chauffeur à moitié sourd, ils grimpèrent jusqu'à ce que le chemin devint sentier. Alors ils mirent pied à terre; il leur fallut plusieurs jours d'efforts pour trouver aux environs les chevaux indispensables afin d'avancer. Ferguson se multipliait; il était d'un réel service; et Mr. Gardner sentait s'envoler les dernières préventions qu'il avait nourries encore à son égard.

Lawrence de son côté, malgré ses airs solennels, se débrouillait; il revint conduisant par la bride une mule au poil long et hirsute. Il grognait:

— Impossible de trouver autre chose; voici deux jours à peine que les chevaux de la ferme où je me suis présenté ont été achetés.

— Achetés? s'étonnait Ferguson. Par qui?

— Des excursionnistes, disaient-ils. Mais le fermier croit avoir eu affaire à des bandits de grand chemin.

Ferguson fut sur le point de dire quelque chose, mais il se retint, et commença le pansage d'un des animaux de la caravane. Le lendemain, au jour levant, on reprit la lente ascension; on atteignit bientôt le sommet d'une montagne; de la crête le regard embrassait un vaste paysage, que bornait un cirque de hauteurs impressionnantes; on apercevait des plaques de neige.

— Où est-ce? questionna Mr. Gardner à voix basse tant il était saisi par la beauté grandiose du panorama.

Ferguson ne répondit pas; il avait braqué des jumelles.

— Terrain sans doute volcanique, estima le signor Moselli, puis il observa le manège de Ferguson. Le guide restait silencieux; Moselli se rapprocha du groupe formé par Kitty et son père; il fit la grimace :

— Je crains qu'il ne soit égaré.

Ferguson dut entendre car il protesta :

— Non. Je ne suis pas perdu. Je cherche simplement le chemin le plus court afin d'atteindre notre but.

— Où est la caverne? demandait Kitty.

— Là, fit-il et son bras tendu désignait la plus haute montagne. A flanc de colline on aperçoit, à la jumelle, la tache noire que forme l'entrée de la caverne. Mais pour y accéder, je me demande si...

Il s'interrompt; sur son visage des expressions diverses se peignaient.

— Donnez-moi les jumelles, pria Mr. Gardner.

Il appliquait ses yeux à l'oculaire; longtemps il fixa le point indiqué; soudain il sursauta :

— Qu'est-ce que c'est?

— Quoi? Qu'y a-t-il?

Les questions se croisaient. Mr. Gardner s'assura qu'il ne se trompait pas avant d'expliquer :

— Je viens d'apercevoir une caravane composée de quatre personnes. Elle avance comme si elle se dirigeait vers notre propre objectif.

— Vous voulez rire! fit Ferguson, mais sa voix manquait de netteté.

Le maître d'hôtel s'était légèrement déplacé; à sa ceinture il sentait le poids du lourd revolver dont il s'était encombré.

— Non, reprenait pourtant Mr. Gardner, j'ai dû me tromper. Je ne vois plus rien.

L'un après l'autre, M. Moselli et Kitty examinaient la montagne; mais ils ne voyaient rien; décidément Mr. Gardner avait commis une erreur.

Et l'on repartit en avant. Il fallut d'abord redescendre quelque peu; la nuit tombait lorsque l'on atteignit une sorte de plate-forme boisée où l'on établit le campement. Rapidement les tentes furent dressées; on absorba un sommaire repas et chacun se glissa dans son sac de couchage.

Il devait être près d'une heure du matin; Kitty, qui s'agitait dans son sommeil depuis quelques instants, se réveilla; une sensation d'oppression pesait sur elle; elle se dressa, sortit sur le seuil de la tente; dehors la lune en son plein éclairait le sous-bois, dessinant les silhouettes des arbres, les étirant en de folles arabesques.

Le feu que l'on avait allumé était mort depuis longtemps. La jeune fille se tenait immobile lorsqu'elle perçut un craquement prononcé non loin d'elle; elle avança; elle ignorait les craintes habituelles aux femmes; élevée par un père qui aurait désiré un fils, elle aimait le danger.

Comme elle regardait autour d'elle elle distingua avec netteté une ombre qui semblait se dissimuler derrière le tronc d'un arbre. N'hésitant pas, elle saisit son revolver, l'arma, délibérément marcha sur l'inconnu.

Ce fut alors que la lune fut brusquement voilée par le passage d'un nuage; Kitty s'arrêta, malgré elle saisie; elle n'eut pas le temps d'agir, d'user de son arme; un poids formidable lui tomba dessus, elle chancela, s'écroula, tandis qu'elle sentait une haleine chaude et fétide tout contre son visage; elle poussa un hurlement...

Lorsqu'elle sortit de son évanouissement le premier visage qu'elle aperçut fut celui de Mr. Gardner penché au-dessus d'elle et follement inquiet; il balbutiait des mots incohérents. Lorsqu'il vit sa fille reprendre ses sens il soupira.

— Que s'est-il passé? demandait Kitty s'asseyant péniblement. Tout son corps était brisé comme par une chute violente; les manches de sa veste étaient arrachées; une profonde balafre marquait sa joue.

Le signor Moselli qui se tenait aux côtés de Mr. Gardner répondit à sa question par un simple geste; il s'écarta, éclairant au moyen d'une torche électrique un corps brun étendu sur le sol.

— Grizzly, déclarait Ferguson.

— Mais comment est-il mort? Qui l'a tué? demanda Kitty.

— Tu pourrais nous l'apprendre, répliquait son père. Nous t'avons entendu crier; nous sommes sortis; quand nous sommes arrivés nous t'avons trouvée étendue, l'ours tué à tes côtés.

— Et vous n'avez rien vu? aperçu personne?

Kitty les regardait tous avec stupéfaction. Elle se mit debout, s'approcha du fauve; il portait, profondément marquée à la base du cou, une large entaille par où la vie s'était écoulée. La bête était impressionnante.

— Je l'ai échappé belle, murmura Kitty. Mais qui peut être mon sauveur?

Au jour, après une nuit troublée, avant de reprendre la route, la jeune fille s'en fut explorer l'endroit où l'ours l'avait assailli. Comme elle était là, regardant de tous côtés, cherchant à deviner qui était son sauveur et pourquoi il s'était ainsi dérobé, elle aperçut sur le sol une large plume noire; elle se baissa; elle était poissée de sang.

Pour elle, cela ne faisait aucun doute : celui qui l'avait secourue avait perdu cette plume au cours du combat. Pourquoi, à cet instant, revit-elle avec tant de précision, le visage énergique du jeune indien rencontré dans l'hôtel en quittant le train?

III

Pendant près de quarante-huit heures on marcha; maintenant la nature n'était plus qu'aridité; partout des roches, des cailloux, du sable; de loin en loin, un buisson rabougri; des serpents se dressaient à chaque instant sous le pas des chevaux qui hennissaient de frayeur; pas trace d'être humain dans cette immensité sauvage. Il faisait une chaleur torride; l'air tourbillonnait, soulevait une poussière dure qui coupait les visages, déchirait les lèvres; une soif ardente avait empoigné les explorateurs. On continuait d'avancer. On avait abordé une longue rampe; à droite, à gauche des précipices; dans l'un, en contre-bas, un torrent bouillonnait avec impétuosité; et sa vue accroissait encore la soif.

Ferguson tenait la tête de la caravane; maintenant il

hésitait souvent sur la route à suivre. Souvent il descendait de sa bête, se penchait au-dessus des précipices, en quête d'un indice. Enfin il dut distinguer ce qu'il cherchait car son visage se fit radieux. Il fit un signe à ses compagnons, commença de décrocher l'attirail de cordes qu'il avait suspendu à l'arçon de sa selle.

On ficha un piquet dans le sol. Et Ferguson, le premier, se risqua dans le gouffre. On le voyait descendre lentement; la corde qui le soutenait le balançait; à tout instant il risquait d'aller se fracasser le crâne contre la falaise.

Cela dura longtemps, longtemps. Enfin Lawrence qui tenait le filin sentit celui-ci s'amollir; Ferguson avait dû atteindre la caverne.

— A moi! décidait Moselli.

Avant qu'on ait pu le retenir il se lançait dans le vide; couché à plat-ventre sur le rebord de la formidable muraille, Mr. Gardner surveillait la descente de son compagnon. Soudain il le vit écartier les bras, tomber d'une vitesse vertigineuse tandis que parvenait l'écho d'une détonation.

Mr. Gardner releva un visage terrifié.

— Dans quel guet-apens sommes-nous tombés?

Mais sa fille protesta :

— Pourquoi un guet-apens? Pour quel motif nous aurait-on attirés aussi loin? Et si l'on avait voulu nous kidnapper on n'aurait pas assassiné Moselli.

Elle parlait d'un ton uni, sans montrer la moindre frayeur; simplement elle enjoignit à Lawrence qui était resté debout :

— Couchez-vous; c'est plus prudent.

— Je t'admire, Kitty, fit son père.

— Nullement. Essayons de comprendre. Ferguson est passé : pourquoi ne l'a-t-on pas tué? Hasard probablement. Mais qui sont nos adversaires?

— Les Indiens sans doute, suggéra Lawrence, ces damnés Peaux-Rouges.

— Rien n'est moins certain, fit Mr. Gardner qui se ressaisissait peu à peu. Ils nous auraient arrêtés aupa-

ravant. Il y a dans l'assassinat de Moselli une autre main.

— Ah! Monsieur, soupira le maître d'hôtel, je vous avais bien dit de vous méfier de ce Ferguson. Sa tête ne me disait rien qui vaille.

Lentement la journée s'écoula; les heures passèrent les unes après les autres. Mr. Gardner gardait sa jumelle aux yeux; il interrogeait sans cesse les environs en quête de leurs mystérieux adversaires; il se souvenait de cette caravane aperçue un jour et ce souvenir le persuadait de plus en plus fortement qu'ils se heurtaient à des hommes résolus à tout.

Le soleil semblait enfin derrière la ligne de montagnes, violaçant le ciel au moment de disparaître. La nuit recouvrit peu à peu le paysage.

— Descendons, fit Kitty, qui avait proposé d'attendre la nuit.

— Non, fit son père, je descends seul.

— Moi, Monsieur, se proposait Lawrence.

— Nous n'en sortirons pas, remarquait la jeune fille. Je le prévoyais d'ailleurs. Ou nous descendrons tous les trois, ou pas un de nous ne bougera.

— Ce n'est pas ta place, protestait son père.

Elle le regarda; il distinguait dans l'obscurité l'éclat de son sourire :

— Tu m'as élevée comme un vrai garçon. Aujourd'hui tu ne vas pas renier toute ton éducation. En route. Je passe la première.

Un bond; ni son père, ni le maître d'hôtel n'eurent le loisir de la retenir; elle avait empoigné le câble; elle se laissait déjà glisser.

Toute sa vie, Kitty devait se rappeler cette descente; elle se retenait avec force, ne lâchant une main que lorsque l'autre était solidement agrippée; parfois si son étreinte se desserrait légèrement elle glissait; alors la corde chauffée brûlait les paumes; les secousses de la descente, l'obligation d'éviter des arêtes vives, tout cela imprimait au soutien un continuel mouvement de balancier.

Mais Kitty tenait bon, toujours. Elle ne levait pas les yeux, ni ne les baissait; quoique ne craignant pas le vertige, elle redoutait une défaillance des sens. Soudain sur sa gauche elle distingua comme une trouée plus sombre dans la paroi de la falaise; elle se retint, imprimant à la corde un balancement plus large et elle posa les pieds sur ce qui formait une sorte de plate-forme naturelle. Un soupir, et elle lâcha le câble. Tout de suite elle entendit :

— Vous, Mademoiselle, vous ici?...

C'était Ferguson; il était étendu sur le sol; il n'osait, semblait-il, risquer sa tête à l'extérieur; il enjoignait :

— Rentrez vite...

— Il n'y a aucun danger, protestait Kitty.

Elle regardait, vers le gouffré, la ligne mince et plus noire du câble qui se balançait doucement; soudain elle le vit se tordre, accentuer son mouvement : son père sans doute qui venait la rejoindre. Elle serrait les dents, se refusait à songer à l'épouvantable chose...

Mais tout se passa bien, et Mr. Gardner d'abord, Lawrence ensuite atteignirent la plate-forme, pénétrèrent dans la caverne.

— N'allumez pas, recommandait Ferguson. Sa voix tremblait; il était en proie à la peur la plus folle qui se pût concevoir.

— Mais enfin qu'avez-vous?

Kitty plantée devant lui le questionnait durement. Il ne dit rien, s'éloigna vers le fond de la caverne.

— Il serait en effet dangereux d'allumer, remarquait Mr. Gardner. Attendons le jour.

— Soit, acquiesçait sa fille. Pourtant il faut qu'à tour de rôle nous veillions à l'entrée. Nos adversaires peuvent utiliser notre corde.

Lawrence le premier, puis Mr. Gardner prirent la garde; il devait être près de trois heures du matin lorsque ce dernier sursauta; il n'eut pas le temps de se rendre compte de ce qui se passait; il entendit seulement un frottement, des pierres se détachèrent; ce fut

tout. Kitty qui dormait légèrement avait comme lui entendu; elle se pencha, inspecta les abords : rien. Pourtant le bruit avait été réel : de quoi pouvait-il s'agir? A l'aube ils comprirent; la corde ne pendait plus à portée de leurs mains; leurs adversaires l'avaient coupée; ainsi se trouvaient-ils prisonniers dans la caverne.

Mr. Gardner soupira :

— Si j'avais su, jamais je ne t'aurais emmenée...

Il regardait sa fille qui se mit à rire :

— Pourquoi? Moi je trouve cette expédition passionnante.

Elle regardait autour d'elle. Sur le sol de la caverne il y avait un grabat de feuilles sèches; quelques sièges grossiers garnissaient les lieux; au mur, des alvéoles avaient été creusés; mais c'était plutôt le décor qui convenait à une habitation de troglodyte qu'à un temple consacré aux divinités anciennes.

— Est-ce bien ici? s'étonnait Mr. Gardner.

— Oui, répondit Ferguson ainsi questionné. Ici habitait Oklamaho, le gardien du trésor. Je m'étonne qu'il n'y soit plus.

— Et il vous avait laissé venir jusqu'à lui?

— Oui... c'est-à-dire qu'il me l'avait interdit. J'avais établi mon campement là-haut, à l'endroit où sont parqués les chevaux...

— S'ils y sont encore, jeta Lawrence d'une voix sombre en décochant un mauvais regard à Ferguson. Mais Mr. Gardner reprit :

— Et où avez-vous aperçu les traces dont vous m'avez parlé, ces statues, ces objets sculptés, ces inscriptions?

— Par ici...

L'homme gagnait le fond de la caverne. On distinguait à ras du sol une sorte d'excavation qui s'enfonçait à la façon d'un puits.

— Etes-vous descendu par là?

Ferguson devisagea ses compagnons; il se dandina, avoua :

— Non. J'ai simplement surpris Oklamaho qui en sortait.

— Et la statuette que vous m'avez apportée?

— Elle se trouvait là, sur cet alvéole.

— Mais enfin qui vous fait croire à l'existence de salles souterraines, de temples?...

— Ce que m'a dit Oklamaho lui-même.

Kitty s'était allongée sur la terre; elle avait allumé une torche électrique et la braquait à l'intérieur du puits. Soudain elle s'exclama :

— Je comprends, j'aperçois des marches.

Son père, Ferguson, Lawrence s'allongeaient à ses côtés; à force de fouiller l'obscurité on distinguait dans la paroi l'amorce d'un escalier; il débouchait dans le puits à près de deux mètres du rebord.

— Comment arriver là? fit Mr. Gardner.

Il regardait autour de lui; il oubliait leur situation critique; il n'était plus que l'ethnologue, le savant, le chercheur sur la piste d'une découverte sensationnelle.

— Tout de même, grognait Lawrence, cet Oklamaho devait bien y descendre d'une façon ou d'une autre.

Il frappa le sol du pied; sans l'avoir pressenti son geste déclencha le mécanisme; toute une partie de la cloison du puits bascula, venant s'encaster exactement dans l'ouverture et la bouchant hermétiquement; simultanément s'ouvrait une excavation où se distinguaient les marches de l'escalier taillé dans la pierre.

— Admirable! s'exclamait Mr. Gardner. Ils ont creusé l'escalier sans doute comme un pas d'hélice qui entoure le puits. Pour le cas où leur système de fermeture se refuserait à fonctionner, ils ont ménagé une ouverture dans la cloison même du puits. Ils ont tout prévu:

Sans hésiter il s'engageait dans l'escalier; il avait allumé une torche électrique; comme ses compagnons l'imitaient, il recommanda :

— Suivez-moi, mais ménagez vos lumières. Qui sait pendant combien de temps nous en aurons besoin?

Et, l'un suivant l'autre, ils commencèrent de descendre.

Les quatre compagnons se faisaient; malgré eux, ils étaient saisis par le mystère de leur descente. Vers quels abîmes se rendaient-ils de la sorte?

Le silence durait; jusqu'au moment où Mr. Gardner s'arrêta :

— Nous devons déjà être très bas, estima-t-il.

— J'ai compté trois cent sept marches, fit Lawrence d'une voix lugubre.

Quelques pas plus bas, la paroi se modifiait; des galeries s'ouvraient qui allaient s'éloignant toutes vers une direction unique; on décida de continuer la descente avant de les explorer.

Tout à coup ils se trouvèrent sur la dernière marche; devant eux une large voûte; des suintements avaient formé des stalagmites qui s'érigeaient comme des futs travaillés par de fols architectes. Le tout constituait une sorte de salle de proportions gigantesques. Ferguson allait se précipiter en avant; Mr. Gardner le retint :

— Ne nous séparons pas.

Il avançait avec précaution, éclairant les abords au moyen de sa lampe. Ce fut alors que dans le halo de clarté se dévoila un éclat violent. Ils s'élancèrent tous quatre d'un même mouvement.

Ils étaient en présence du trésor des indiens; patiemment, au cours des siècles, les anciens maîtres des Rocheuses avaient accumulé en cet endroit toutes les richesses de la tribu. Ce n'était pas, comme Ferguson l'avait prétendu, les derniers vestiges d'une civilisation disparue, mais simplement un amas d'or, de pierres précieuses, d'une incalculable valeur.

Ferguson s'était jeté à genoux; il plongeait les mains dans ce fabuleux amas; il était ivre. Mr. Gardner, lui, conservait un calme déçu; pour l'ethnologue la trouvaille était maigre. Il empoigna un objet, un autre, une statuette et murmura :

— Cela ne nous apprend pas grand'chose... il ne nous reste plus qu'à remonter. Nous avons localisé l'empla-

gement du trésor. Essayons de sortir d'ici; nous reviendrons plus tard afin de tout examiner en détail et d'explorer les autres galeries.

— Nous allons laisser ça là? s'exclamait Ferguson avec dépit.

— A moins que vous ne désiriez le charger sur votre dos, lançait Kitty d'une voix insultante.

Ferguson, lui décochant un mauvais regard, se releva en grommelant des paroles indistinctes. Mr. Gardner s'était déjà mis en route; il prenait la direction d'où il arrivait; il ne fit que quelques pas et brusquement, en plein visage, il reçut l'éclat d'une lampe électrique tandis que résonnait une injurieuse apostrophe :

— Doucement, mes agneaux!... On va d'abord s'expliquer...

IV

De l'ombre une silhouette sortit, menaçante; dans sa main, braqué, un lourd pistolet automatique; à sa ceinture des cartouches; en bandoulière, une carabine.

Mr. Gardner avait porté la main à sa poche; Lawrence se tenait coi, prêt à porter secours à son maître; quant à Ferguson il était la statue de l'étonnement. Il balbutia :

— Grégory...

Le nouveau venu répéta :

— Eh oui ! Grégory, que tu croyais noyé... et pour cause !

Ni Mr. Gardner ni Kitty ne disaient mot; ils contemplaient la scène avec stupeur; que signifiait ? étaient-ils tombés dans un traquenard ? Quant à Lawrence il étreignait avec force la crosse de son pistolet.

L'inconnu s'avancait jusqu'à Ferguson; poitrine contre poitrine, il le dévisagea longuement avant d'articuler :

— Tu espérais bien que je crèverais au fond de l'eau... Quand le canoë a coulé tu n'as rien fait pour me sauver, au contraire !

Mais Ferguson semblait se reprendre :

— Et toi-même, as-tu un instant songé que je pouvais n'en pas sortir?... Ne l'espérais-tu pas d'ailleurs?... As-tu fait des recherches?...

A cet instant, une voix métallique résonna sous les voûtes; un homme surgit de l'ombre; il marchait lentement; un mauvais sourire se jouait sur son visage :

— Ne vous disputez pas, fit-il. Ferguson et toi, Gregory, vous êtes quittes. L'un et l'autre vous avez essayé de vous jouer un mauvais tour. Partie nulle.

Il ricana :

— Cependant il y a un gagnant... moi!...

Il dévisageait Mr. Gardner contre qui se serrait Kitty; il fit deux pas dans leur direction :

— Mr. le Président de la Société Internationale d'Ethnologie, n'est-ce pas?... Très heureux de vous rencontrer. J'avais déjà eu l'occasion de contempler votre photographie. L'original est mieux, laissez-moi vous le dire... Et mieux encore Mademoiselle !..

L'inconnu contemplait Kitty avec une insolente admiration; la jeune fille ne broncha pas sous le regard qui la déshabillait presque; elle se contenta d'esquisser un geste hautain. mais l'homme le prit sur le ton du badinage :

— Le bluff est inutile. Vous êtes mes prisonniers.

— Prisonniers, s'indignait Mr. Gardner, pour quel motif ? de quel droit ?

— Par ma seule volonté.

— Je voudrais bien savoir... commençait le savant.

L'autre acheva pour lui :

— A qui vous avez affaire ?... Mon nom importe peu; vous avouerai-je d'ailleurs que moi-même je l'ai depuis longtemps oublié. On m'appelle Mylord. Cela me convient parfaitement.

L'attitude était empreinte de morgue; l'aventurier était prêt, on le devinait, à se glorifier d'un passé fait de crimes. Cependant Mr. Gardner n'était pas disposé à capituler :

— Que me voulez-vous? fit-il d'une voix ferme.

— Vous proposer une affaire... Vous guiderez mes recherches mieux que je ne saurais le faire moi-même. Nous nous associons en vue d'exploiter le trésor des indiens.

Mr. Gardner se mit à rire, imité par sa fille; quant à Lawrence, un fugitif sourire éclaira son visage habituellement impassible; le maître d'hôtel se permettait ce qu'il eût en temps ordinaire considéré comme une incorrection.

— Ne riez pas, releva Mylord. Je n'ai nulle envie de plaisanter.

— Enfin, s'étonnait Mr. Gardner, vous ne me ferez pas croire que vous m'avez rejoint ici dans le but de me proposer une association.

— Non. Je vous l'ai déjà dit. C'est l'occasion qui m'a suggéré cette idée. En vérité je suis parti de New-York avec mes compagnons afin d'explorer les Rocheuses et de retrouver le trésor. De votre côté, guidé par ce pauvre bougre de Ferguson, vous avez décidé une expédition analogue. Nous nous sommes rencontrés. Je vous dirai même que c'est vous qui m'avez indiqué la voie, car Grégory s'avérait impuissant à retrouver le chemin. Grand merci.

— C'est donc votre caravane que j'ai aperçue? murmura Gardner.

Mais Kitty, frappé d'une pensée subite, énonça un nom :

— Moselli.

Elle songeait au malheureux, assassiné pendant qu'il effectuait la descente. Son père avança d'un pas en direction du bandit :

— Vous l'avez tué.

— Qui? demanda Mylord puis paraissant se souvenir brusquement il ajouta :

— Votre compagnon, celui qui est tombé hier. Non, je ne l'ai pas tué. Un de mes camarades a voulu l'effrayer; sans doute a-t-il tiré trop bien.

— Assassin!...

— Les grands mots sont inutiles. Vous voici main-

tenant fixés sur mes résolutions. Acceptez-vous ce que je vous offre?

— Et si je refuse?

— Alors tant pis pour vous. Le trésor m'appartient seul.

Mr. Gardner jeta un regard à la dérobée vers sa fille; celle-ci devina le combat qui se livrait en lui; elle pria :

— Ne cède pas, père. Ne nous inclinons pas devant la force.

Mylord éclata d'un rire que les voûtes répercutèrent. Il articula :

— Décidez-vous; je n'ai pas de temps à perdre. Je compte jusqu'à dix... Ensuite, je vous laisse ici; songez au sort qui vous y attend. Un... deux... trois...

Il les regardait avec une sorte de joie mauvaise; spécialement ses yeux s'attachaient à la jeune fille. Ferguson se jeta à genoux.

— Pitié, gémit-il lâchement. Je serai avec toi, Mylord.

— Sept... huit... comptait l'autre sans répondre.

A ce moment le bruit d'une galopade précipitée relentit. Dans le cercle de lumière formé par les torches un homme haletant se rua : c'était Mallory, le moins courageux des compagnons de Mylord. Il balbutiait :

— Chef... Chef... nous sommes perdus... enterrés...

— Que dis-tu?

— La vérité. La dalle du puits a basculé. Nous sommes prisonniers.

A son tour, Jeff, le dernier des quatre bandits, le propre lieutenant de Mylord accourait; il entendit les paroles de Mallory, les confirma. Il se trouvait avec son camarade en sentinelle près des marches. Ils avaient entendu un bruit sourd. Sans hésiter ils avaient remonté l'étrange escalier creusé dans le roc. Au lieu de ressurgir à l'air libre, ils s'étaient heurtés à une muraille rocheuse. Ils étaient enfermés, prisonniers.

Mylord jura doucement; puis il examina Mr. Gardner à la dérobée :

— Vous n'avez pourtant laissé personne dehors; je vous ai dénombrés hier. Qui est-ce donc?

Alors Kitty avec une sorte de joie murmura :

— Les indiens... Les gardiens du trésor vous punissent d'avoir voulu toucher aux reliques de leur race.

— Riez, Mademoiselle. Vous périrez avec nous.

— Mais auparavant j'aurai eu le plaisir de vous voir mourir de peur... Lâche!

Sous l'insulte Mylord blêmit; mais il sut se contenir et il grommela :

— Tout n'est pas encore perdu. Je n'ai pas dit mon dernier mot. En avant!...

Mylord, braquant sa torche électrique, prenait la tête de l'expédition; il oubliait pour l'instant Gardner, sa fille et le maître d'hôtel.

Avant tout sortir d'ici : ensuite on réglerait le sort du savant. L'aventurier se dirigeait sans hésitation vers l'escalier qui leur avait permis d'accéder à la caverne. A ses côtés marchait Jeff, le gringalet. Ensuite venait Mallory, le lâche. Fermant la marche, les anciens amis, Ferguson et Grégory. Les deux hommes se considéraient avec une méfiance commune; ils se surveillaient; qu'ils reviennent à l'air libre et ils se jetteraient l'un sur l'autre, assouvissant leur rancune.

On retrouva l'escalier; on monta les marches de pierre usées. Mais l'expédition n'avait pas encore parcouru la moitié du chemin qu'un grondement se répercuta; la chose s'était produite en avant d'eux.

— Un éboulement, jugea Mylord.

Mais Kitty, d'une voix sans crainte, rectifia :

— Les Indiens!...

En effet ils avaient à peine gravi quelques mètres qu'ils se heurtaient à une barrière de rocs infranchissable. Les pierres étaient entassées, coupant le passage. Mylord se retourna :

— Vous avez raison, Mademoiselle Gardner. Les Indiens sont à l'origine de cet éboulement. Ils ne veulent pas que nous sortions vivants...

Il s'interrompit; visiblement il réfléchissait, proie d'une subite idée. Ses compagnons émettaient des projets fous; la panique était en eux. Mr. Gardner se taisait; il avait entouré de son bras les épaules de sa fille et il la regardait avec une affection attristée.

Soudain, Mylord parla; il le fit d'une voix basse, comme s'il s'adressait plus à lui-même qu'à ceux qui l'entouraient :

— Les Indiens... Ils ont tout à l'heure refermé la dalle d'entrée; maintenant ils nous barrent le passage plus bas. Il faut donc qu'ils aient accès jusqu'ici: il existe un autre chemin par conséquent. Ce chemin, à nous de le découvrir.

Il passait devant ses amis, s'approchait de Mr. Gardner. Etrange entretien qui se déroulait sur les degrés de cet escalier primitif, dans l'obscurité à peine diluée par les halos des torches électriques. On entendait des bruits étranges; des gouttes d'eau suintante tombaient, s'écrasaient lourdement sur le sol; l'air était pesant, saisissait à la gorge.

— Votre avis, Professeur? demandait Mylord.

Le savant se contenta d'un faible rire. Mais l'aventurier :

— Inutile de bluffer. Nous sommes prisonniers, nous comme vous-mêmes. Il faut sortir d'ici. Mettons nos idées en commun. Une fois dehors, nous réglerons nos comptes. Pour l'instant ne songeons qu'à notre salut.

Comme Mr. Gardner se cantonnait toujours dans le silence, Mylord insista :

— Pensez un peu à votre fille. Vous n'allez pas la laisser périr de cette mort atroce. Vous devinez : les heures qui coulent, lentes, effroyablement lentes, la faim qui ronge l'estomac. Ne vous entêtez pas : pour elle vous devez nous aider.

Witty avait posé sa main sur le bras de son père; il répondit à l'étreinte, puis se dégagea :

— Vous avez raison. Je suis prêt... mais je ne vois guère...

Le savant réfléchissait; il connaissait les habitudes

des indiens; il savait que ceux-ci avaient accoutumé d'utiliser des routes secrètes doublant en quelque sorte le chemin normal; la suggestion de Mylord reposait sur un fond de vérité. Il fallait découvrir le passage.

— Redescendons, suggéra Mr. Gardner. Nous serons plus en sûreté. Ici, nous risquons d'être pris comme des rats entre deux murs de roches.

L'avis était sage; Mylord s'y rangea et rapidement la caravane rejoignit le sol de la caverne. A peine y atteignait-elle qu'un nouveau grondement se fit entendre. Mallory, le lâche, s'accota contre une roche, gémit de peur.

— Tais-toi, gronda son chef.

Cependant Mr. Gardner, une torche à la main, commençait d'explorer les lieux; sa fille ne le quittait pas d'une semelle. Il observait les inscriptions gravées dans la pierre, cherchant l'indication propre à le guider. Parfois il s'arrêtait, saisissait une statuette d'or placée en équilibre sur une pointe rocheuse.

Mylord le suivait pas à pas; après de longues minutes de silence, il se permit de questionner :

— Croyez-vous découvrir le passage?

— Je l'ignore encore, avoua le savant. Il est évident pourtant qu'il existe. Les inscriptions le prouvent; toutefois il est certain que les gardiens du trésor ont fait leur possible pour égarer les chercheurs. Les points de repère ont été volontairement brouillés.

Des heures s'écoulèrent. Le savant, pris par son enquête oubliait peu à peu leur situation critique; il n'était plus que le scientifique disposant d'une mine inépuisable et qui ne se lasse pas de l'explorer. Ses compagnons s'étaient assis sur le sol tâchant à éviter les suintements qui se produisaient de la voûte. Seule, Kitty ne le quittait pas.

Au dehors la nuit devait être tombée depuis longtemps. Mylord somnolait, quand Mr. Gardner s'exclama. A son cri, l'aventurier bondit sur ses pieds, le rejoignit en hâte.

— Vous avez trouvé?

— C'est là, indiqua le savant.

Il désignait un point de la muraille.

— Mais, observa Mylord, il n'y a rien.

Le savant avait pris une canne ferrée, du bout il en cogna le paroi; un son plus creux qu'ailleurs se produisit.

— Comment ouvrir?

C'était Mallory qui interrogeait; ils étaient tous autour de leur sauveur, les bandits; ils le considéraient comme le dieu qui les arracherait aux affres de la mort entrevue. Mr. Gardner avait saisi une statuette déposée dans un alvéole; il l'approcha de la muraille. Un silence presque religieux avait empoigné les assistants de cette étrange scène; il leur semblait contempler une mystérieuse séance de prestidigitation. La muraille présentait un creux; en ce point Mr. Gardner appuya la statue; elle s'y encastrait parfaitement; il l'enfonça lentement; sans bruit une partie de la cloison rocheuse bascula et une bouffée d'air froid frappa les hommes au visage.

Le premier, Mallory se rua en avant; il courait comme un fou; on distingua sa silhouette disparaître. Mr. Gardner n'avait pas eu le temps de le retenir; son appel : « Attention! » n'arrêta pas le lâche. Mais quelques secondes s'étaient à peine écoulées qu'un cri horrible retentit qui s'acheva en un hurlement d'agonie. Kitty frissonna :

— Papa, que s'est-il passé?

— Il existe certainement un piège. Le malheureux s'y est jeté tête baissée.

— Que faisons-nous donc, Professeur? demanda Mylord sans que la mort de son compagnon parût autrement le troubler.

— Avancer en redoublant de précautions. Qu'on allume toutes les lampes disponibles.

A la clarté faible des torches on se mit en route; Mr. Gardner eut le temps d'apercevoir les bandits se baisser, saisir des objets d'or à leur portée, les enfouir.

dans leurs poches, ne craignant pas de s'alourdir pour emporter une partie du trésor découvert. Il sourit avec mépris, s'engagea dans le passage, encadré par Kitty et Mylord. Lawrence marchait derrière lui, serrant une canne, tout prêt à en asséner un coup à l'aventurier s'il esquissait un geste menaçant.

Ils parcoururent de la sorte une centaine de mètres dans une galerie. Ici les suintements s'arrêtaient. L'air devenait de plus en plus frais.

— Nous approchons de l'air libre, supposa le savant.

Ils contournèrent un angle formé par la galerie. A temps Mr. Gardner se rejeta en arrière; devant eux s'ouvrait un gouffre béant, un puits comme il en existait un dans la grotte de la falaise. Mr. Gardner leva les yeux. Au-dessus d'eux la cheminée du puits continuait.

— Nous sommes à l'aplomb de la grotte, dit-il. Vous comprenez maintenant le système de protection.

— Comment passer? demandait Mylord.

Un mouvement de la main du professeur lui répondit. Il existait une sorte de margelle à ce puits. Elle était à peine suffisante pour qu'on y posât le pied, mais avec un peu d'audace sans doute parviendrait-on de l'autre côté.

— En avant, ordonna Mylord.

— Indispensable de nous attacher, recommanda Mr. Gardner.

Ainsi fut fait. Et l'un après l'autre ils passèrent, d'abord Kitty, puis son père. Les aventuriers se battaient à qui serait le premier sur l'autre bord. Mylord dut y mettre bon ordre; ce fut sous la menace de son revolver que ses compagnons opérèrent le périlleux mouvement. Enfin ils furent tous en sûreté. Mr. Gardner, éclairant le chemin, effectua les quelques pas qui le séparaient encore de la liberté et il parvint à une étroite plate-forme qui s'ouvrait dans la falaise en contre-bas de la grotte. Le jour se levait à l'horizon.

Mylord respira largement. Il tendit la main au Professeur :

— Merci, déclara-t-il. Grâce à vous...

Mr. Gardner était tout prêt à croire à sa gratitude. Par contre, Kitty se méfiait encore. Elle avait raison.

VI

Utilisant les cordes des bandits, on décidait de gagner le sol; ce qui paraissait périlleux au premier abord s'avéra plus simple qu'on ne pensait. Bientôt ils furent tous réunis au pied de la falaise qui avait failli être tombeau.

Mylord contempla le groupe formé par le savant, sa fille et le maître d'hôtel.

— A nous maintenant, fit-il, et un mauvais sourire voltigeait sur ses lèvres.

Mr. Gardner manifestant sa surprise, l'aventurier ricana :

— Vous ne pensiez tout de même pas en avoir fini avec moi!

Il s'avançait vers Kitty, tendait la main :

— Les dangers subis en commun rapprochent les êtres, avoua-t-il. Réellement, Mademoiselle...

Il la touchait presque, lui saisissant le bras; elle se dégagea d'une secousse :

— Je vous défends de me toucher...

Il éclata d'un gros rire auquel ses compagnons firent chorus; et repoussant d'une bourrade le professeur qui s'avançait, il saisit la jeune fille à bras-le-corps. Lawrence, le maître d'hôtel, s'élança, mais un magistral coup de poing décoché par Jeff le fit chanceler, s'effondrer. Mylord était libre d'agir : Kitty, malgré sa vaillance, n'était pas de taille à lutter contre le bandit; devant son visage elle vit s'approcher celui de l'aventurier; où trouver un secours? A ce moment...

— Lâchez Mademoiselle!

La voix, aux inflexions sonores, avait claqué durement. Mylord ne fit qu'un bond, abandonnant sa proie qui glissa sur le sol comme une poupée de chiffons.

Ils étaient au centre d'une sorte de clairière que bordaient de maigres arbustes; or, devant l'un de ces arbustes, un homme se tenait, droit, la main appuyée négligemment sur une carabine dont la crosse reposait sur le sol. Cet homme portait le costume des indiens. C'était lui qui venait de parler.

Mylord s'avança, serrant les dents, les poings crispés; insensiblement sa main remontait contre son corps, touchait à sa ceinture.

— Prenez garde! recommanda l'inconnu.

— Que veux-tu? gronda l'aventurier. Allez, ouste! vermine!... Déguerpis, sinon je te transforme en écume.

L'homme se mit à rire silencieusement. Mylord, comme un fauve, bondit; à peine touchait-il terre devant l'indien que celui-ci, rompant d'un pas, se ruait à son tour. Ce fut l'empoignade. Les deux hommes s'étreignaient avec une violence que décuplait un obscur besoin de meurtre. C'était deux mâles luttant pour la possession d'une proie. Combat sauvage, sans merci, d'où le vainqueur sortirait après la mort de son adversaire.

Ils se décochaient des coups terribles; le sang coulait; Mylord voulut saisir son revolver; un coup de pied fit sauter l'arme de ses mains. Et tous deux tombèrent. Le revolver était là, à portée presque de leurs doigts. Chacun s'efforçait de s'en emparer. A cet instant Mallory voulut aider son chef; il fit trois pas, se baissa.

— Ne bougez pas!

C'était la voix de Kitty; la jeune fille s'était remise rapidement de son engourdissement. Elle se tenait maintenant droite, le visage dur, prête à défendre son sauveur; à son poing le revolver de Lawrence. Mallory voulut achever son geste, Kitty était une femme résolue; elle l'avait déjà montré; son doigt se replia sur la gâ-

chette; le bandit hurla de douleur, le bras brisé par la balle.

Cependant le combat se déroulait toujours et toujours aussi sauvage; la détonation sembla fouetter les muscles des adversaires d'une nouvelle et folle ardeur. Ils cherchaient à se tuer. Mylord, sous son aspect un peu efféminé, était doué d'une force peu commune. Il était parvenu à jeter son ennemi à terre; il l'avait saisi au cou et il serrait, serrait. L'indien sentait sa résistance l'abandonner. Pourtant il désirait vaincre, sauver la jeune fille pour laquelle il était intervenu, la jeune fille qu'il avait aperçue plusieurs soirs auparavant dans l'unique hôtel du pays.

Et Aigle-Noir, fils d'Oklamaho, gardien du trésor, sut trouver en lui l'ultime sursaut, la révolte finale de ses forces défaillantes. Ses reins s'arc-boutèrent en un suprême effort, et il repoussa son adversaire, se jetant sur lui avec une volonté de meurtre barbare. Toute l'antique cruauté de sa race était en lui. Les compagnons du bandit, sous la menace du revolver de Kitty, ne bronchaient pas.

Lorsque Aigle-Noir se releva, époussetant lentement son costume couvert de sable, insoucieux par contre de sa chemise en loques, du sang qui coulait sur son visage, un long silence ponctua son triomphe. Enfin il accomplit deux pas en direction du groupe des bandits :

— Videz vos poches.

Son ton était calme, presque un murmure, mais d'une éloquence telle qu'aucun d'eux n'esquissa la moindre résistance; sur le sol en un petit tas, s'amoncelèrent les richesses dérobées au trésor des indiens. Aigle-Noir s'inclina; il prit une statuette, la montra sur le creux de sa paume :

— Nos dieux n'auraient pas permis que vous les emportiez; le ciel serait plutôt tombé sur vos têtes.

Ferguson jura sourdement, mais le regard lourd que posait sur lui l'indien étrangla l'insulte dans sa gorge.

— Partez, ordonnait Aigle-Noir. Eloignez-vous sans

jamais vous retourner. Et si vous remettez les pieds ici, votre mort sera la plus cruelle que vous puissiez imaginer... Allez!...

Mallory ne se le fit pas répéter. Il s'élança, soutenant son bras cassé. Ferguson le suivit, puis Grégory. Jeff seul hésita un instant. Mais devant l'attitude de l'indien il s'inclina; avec un mauvais rire il jeta :

— Nous nous retrouverons.

— Quand vous voudrez, murmura Aigle-Noir sans qu'un muscle de son visage frémit.

Mr. Gardner restait immobile aux côtés de sa fille. Lawrence avait reconstruit son attitude de maître d'hôtel parfaitement stylé. Le savant tendit la main dans la direction de l'indien :

— Je vous remercie... et je m'excuse. Jusqu'à cette heure je n'avais pas compris que la science doit s'incliner devant les croyances... J'étais venu jusqu'aux Rocheuses persuadé que votre race était éteinte. Excusez-moi encore. Ferguson m'avait trompé.

— Devant le regret, Aigle-Noir est sans colère... Depuis des jours il vous a suivis. Il vous connaît, a entendu vos paroles dans l'ombre. Vous êtes purs de mauvaises intentions. Aigle-Noir, parlant au nom de sa race, vous pardonne.

Il avait réellement fière allure, l'indien que silhouettait le jour maintenant dans son apothéose. Le soleil dardait ses rayons par-dessus les crêtes des montagnes. Kitty, secrètement, admira l'homme de la nature. Parallèlement celui-ci admira la jeune blanche. Cependant Mr. Gardner demandait :

— Si je vous ai bien compris, vous êtes le dernier survivant de votre race?

Aigle-Noir inclina le chef en silence.

— Accompagnez-nous, proposa le savant. Vous serez notre guide.

— L'homme blanc veut-il m'emmener jusqu'aux cités du bruit et des violences?

— Je vous apprendrai à vous diriger, suggérait Mr. Gardner, repris par sa passion scientifique et en-

visageant tout le parti qu'il tirerait de ses observations.
— L'indien sera plus perdu là-bas que le grizzly solitaire au cœur de la forêt.

Le grizzly!... En un éclair Kitty se rappela l'attaque du fauve; elle regarda Aigle-Noir; et elle comprit : oui, c'était bien lui qui lui avait sauvé la vie une première fois. Alors elle parla :

— Aigle-Noir ne sera jamais seul, même au cœur de la cité la plus bruyante... Et s'il regrette trop ses horizons, ses amis seront prêts à l'y reconduire...

Elle n'ajoutait pas mais elle pensait « à l'y accompagner! » et il sut lire en elle la merveilleuse promesse. Ce n'étaient pas un indien et une blanche en face l'un de l'autre, mais deux êtres jeunes qui avaient subi côte à côte l'épreuve des plus grands dangers.

Et les quatre compagnons se mirent en route. Le soleil éclatait au ciel comme une promesse de bonheur.

FIN

Pour paraître mercredi prochain :

Le cercle de serpents

ROMAN D'AVENTURES INEDIT

par H. DEBURE

pour **0 f. 30**

Vous ferez le tour du monde
en lisant chaque **MERCREDI**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

Derniers numéros parus :

18. *L'enfer des sables*, par Willie Cobb.
19. *L'explorateur sous-marin*, par L. Frachet.
20. *L'île sans nom*, par Maurice de Moulins.
21. *La nuée verte*, par L.-R. Pelloussat.
22. *Le capitaine Jaguar*, par Maurice d'Escrignelles.
23. *L'île aux scorpions*, par M.-A. Dazergues.
24. *La caverne des supplices*, par Pierre Moralie.
25. *L'aquarium de Jade*, par Maurice Lionel.
26. *Les présents du Maharadjah*, par Ernest Richard.
27. *Le maître de la guerre*, par Roger Delvert.
28. *Les pirates du fleuve bleu*, par L.-R. Pelloussat.
29. *Le Trésor des Rocheuses*, par Michel Darry.

Numéros à paraître :

30. *Le cercle de serpents*, par H. Debure.
31. *Les forbans de l'océan*, par René Duchesne.
32. *Le temple du rocher rouge*, par Joë Golden.
33. *La déesse des nuages*, par M.-A. Dazergues.
34. *L'Émeraude du Nil*, par M. d'Escrignelles.
35. *Drame au fond de la mer*, par Maurice Lionel.

ROMAN COMPLET

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)

N° 29